

LA FORTUNE VIENT EN CHANTANT (XIII)

BECAUD - Léo FERRÉ - BRASSENS ont planté le drapeau noir sur la chanson

Une grande enquête de Merry BROMBERGER

Derrière chaque refrain d'amour se livre une bataille à coups de millions. La Mer, en quinze ans, a rapporté 60 millions à Charles Trenet. La Vie en Rose, avec 140 enregistrements en 37 langues, a réalisé un chiffre d'affaires de plusieurs milliards. Cette prodigieuse aventure commerciale de la chanson (1) Merry Brom-

berger, aux retentissants re-
portages, dont le dernier,
« Comment ils ont fait fortune »,
vient de paraître aux Editions Plon,
a entrepris de vous la conter.

(1) Voir « Paris-presse-l'intransigeant » depuis le 14 juillet.

Paris - Presse L'Intransigeant
du 14 août 1954

LE pianiste de Jacques Pills est fiancé depuis sept ans. Il ne peut se marier faute d'appartement, faute d'argent. Il a composé la musique d'une chanson qui a fait le mariage de son patron avec Edith Piaf : « Je t'ai dans la peau ». Lui aussi veut se marier.

Si vous connaissiez Monique, vous comprendriez. Sous une coiffure à la chien, c'est la plus succulente petite bonne femme qu'on puisse imaginer. Là-dessus, l'éternel fiancé est appelé à faire son service. Il est plus encore sans le sou. Il explose. Il montera sur la scène, à tout prix, tout seul pour s'accompagner lui-même. Il chantera ses mélodies. Il est soldat de l'Air et profite d'un gala de Noël au Bourget pour se lancer. Il obtient des permissions de nuit et il chante à Montmartre.

L'anarchiste sort de sa tanière

Six mois plus tard, il est célèbre. Monique devient enfin Mme Gilberte Silly et le soldat Gilbert Silly devient la vedette Gilbert Becaud (de Bécot, petit baiser, comme l'appelle sa femme).

L'année précédente, deux journalistes avaient amené un soir, chez Patachou, une sorte d'ours hirsute, aux moustaches 1900, dont la veste de velours dégageait de fortes odeurs anti-conformistes.

— Vous n'avez pas peur d'un anarchiste ? disaient-ils à Patachou. C'est le rédacteur en chef du *Libertaire*. Il a faim. Il vit dans une tanière.

L'anarchiste sort une guitare de dessous son bras, grommelle des injures à la cantonade et

se met à chanter. Il chante mal, mais Rabelais, le vieux Montéhus et le tendre Villon chantonnent avec lui. Patachou s'enthousiasme. Elle apprend en 48 heures *Les Amoureux des bancs publics*. Elle enregistre les œuvres du révolté. Mais les droits d'auteur demandent un an et plus à venir. Georges Brassens veut déjeuner tout de suite. Il entre aux Trois-Baudets avec sa guitare. En deux ans il passe du guignon de pain aux offres de 200.000 francs par soirée de gala.

Un musicien monégasque est secrétaire du syndicat des Hôteliers de la Principauté. Il compose un opéra, monte à Paris le faire jouer à la radio. On le lui rend sans que les pages aient été décollées. Un livre de vers qu'un éditeur devait publier lui est retourné également. Sa femme le quitte. Il est à la côte. Un piano est libre dans un petit cabaret. Il s'y installe. De cabaret en cabaret, il traîne sa misère et trompe sa faim en composant des chansons de plus en plus tendues. Une jeune chanteuse Catherine Sauvage s'en empare et gagne la notoriété en les interprétant. Enfin, la verve noire de Léo Ferré frappe deux chefs-d'œuvre populaires sur des rythmes de polka-scottish *Paris - Canaille*, *Le Piano du pauvre*. L'une est adoptée par Piaf, l'autre par Patachou. Le prince de Monaco vient entendre dans sa cave pianoter son sujet. Il découvre un grand Monsieur, lui demande un oratorio. Mais chansons et oratorio ne promettent que des miettes. Ferré veut sortir de sa géhenne. Il veut présenter lui-même ses œuvres au grand juge, le public. Deux mois après, il passe à l'Olympia en vedette américaine.

Un Méphisto de banlieue

Les directeurs de music-hall sont abasourdis. La poésie est donc un besoin populaire ? Brassens, Becaud, Léo Ferré sont des démentis virulents aux axiomes commerciaux. Brassens, le guitariste crasseux, se présente sur les tréteaux avec un « j'm'en fichisme » qui n'est pas permis à un débutant et les duchesses sont folles de lui. Gilbert Becaud est un frénétique qui chante des chansons imperméables aux plus de 40 ans. Mais son public de 9 à 39 ans enfonce les portes des cinémas pour l'entendre. Léo Ferré est dénoncé comme cultivant une incarnation de Méphisto de banlieue, d'ailleurs privé de voix. Mais il fascine. C'est une révolution.

Georges Brassens, anarchiste authentique et résolument choquant, est né bourgeois. Il a fait ses études au lycée de Sète en chahoutant ses professeurs. Le travail forcé en Allemagne a soufflé les inspirations de la révolte à ce paresseux invétéré, à ce solitaire de tempérament, à cet insurgé pétri de lyrisme. Tout en rédigeant le *Libertaire*, il passe dix ans à lire voluptueusement dans une soupenote sordide de l'impasse Florimond, faisant sa toilette dans la cour, quand il y a du soleil et changeant rarement de chemise. Un ami désargenté fait de lui un musicien en lui vendant sa guitare. Les notes qu'il égrène l'aident à faire soudre les mots subversifs. Entre les « Trois Baudets », où il débute péniblement, et Bobino, où il rencontre l'engouement populaire, il achète une Vespa. De Bobino à la luxueuse villa d'Este, où la rumeur lui attribue 40.000 francs par soir, il prend l'habitude des taxis : 80.000 francs par mois de courses nocturnes ; car il chante sur trois scènes à la fois. Il bat tous les records de vente de disques. Il en est maintenant à sa voiture personnelle, au wagon-lit. On l'appelle partout. Il peste. Il maugrée. En scène, en aparté, il continue à grommeler des insultes. Mais l'accent unique de sa verve épique ou marquoise dans la gaudriole enchante le bourgeois qui aime être choqué.

Mozart sur les rythmes de Trenet

Gilbert Becaud, le chanteur survolté, est né à Toulon, fils d'un employé de casino, et il est sorti — ou plus exactement il se fit sortir — du conservatoire de Nice parce qu'il jouait du Mozart sur des rythmes de Charles Trenet. Avant d'être l'accompagnateur impécunieux de Pills, il avait tendu en riant la soucoupe dans des bistros où il tenait le piano. Il avait pourtant été enfant prodige, concertiste à sept ans. Mais personne n'y avait pris garde. Dernièrement, à Toulon, un agent de police tombait évanoui, étouffé par la foule venue entendre le prodige de 25 ans. A Nice, non loin du conservatoire, le peuple amassé aux portes du cinéma où il allait chanter, cassait les vitrines avoisinantes, enfouait les portes. Le frénétique provoque le délire. Joli garçon et charmant garçon, fin et naturellement bien élevé, la tête pleine de mélodies, il entre en transe sur la scène. Sa chanson *Viens, viens, viens* (paroles d'Aznavor) atteint à un paroxysme qui lui fait perdre

Paris-Pravie L'Intransigeant

du 4 août 1954



Léo Ferré : « Il pilote encore une rossinante invraisemblable, mais on parle de lui avec respect dans le métier... »

chaque fois 200 grammes de son poids.

Son succès foudroyant, acquis en quelques mois, fut facilité par les relations de Jacques Pills. L'éditeur Raoul Breton le présenta au sous-préfet Louis Amade, directeur du cabinet du préfet de Versailles, metteur en scène de l'élection présidentielle et poète en quête d'un compositeur et d'un interprète. Louis Amade portait en lui *Les Croix*, sans rapport aucun avec ses dossiers de Légion d'honneur, et *J'avais un ami*. Le sous-préfet inspiré et le musicien explosif devinrent inséparables. Le chanteur improvisé fut rapidement équipé d'un impresario, Emile Hebey, qui rajusta ses premiers contrats dérisoires. Pressé de meubler la chaumière enfin trouvée à Meudon pour y loger son cœur, Becaud bousculait fiévreusement les étapes. Il lui fallait se faire entendre, se faire connaître. Il faisait parfois neuf tours de chant dans sa journée. Je l'ai suivi, il y a quelques semaines, un dimanche où il se produisait sept fois.

A 4 heures de l'après-midi il débutait en matinée dans un ci-

néma proche du Père-Lachaise. Accroché à un piano asthmatique, il chantait neuf chansons sur un rythme exacerbé, perdait 300 grammes et gagnait 7.000 francs. Le temps de changer de chemise et derrière l'écran une procession de gamines, de poulbots, de midinettes venaient lui faire signer leurs programmes, lui quémander une photo (qui lui coûtait huit francs par tirage industriel). Il s'arrachait aux adorations juvéniles pour chanter encore à 19 heures puis à 22 heures. Troisième chemise, troisième allègement, mais pas de cachet supplémentaire. C'était un vieux contrat. Il s'évadait de la cohue qui le guettait pour bondir au Moulin-Rouge. Dix chansons toujours survoltées. Quatrième chemise, quatrième cure amincissante, mais cette fois 25.000 francs, si j'en crois ce que l'on m'a dit. Entre le contrat du cinéma et celui du Moulin-Rouge, il s'était écoulé deux mois. Puis, il bondissait en face, au Liberty's, chez Tonton, spécialiste des célébrités nais-santes. Encore huit chansons, 300 grammes perdus, une chemise, cette fois, les 10.000 francs de l'amitié. Il en sortait en courant pour s'engouffrer dans la cuisine-coulisses de la Villa d'Este, à l'Étoile. Il était 2 heures du matin. Cette fois douze chansons. Sixième changement de toilette. Mais là, d'une semaine à l'autre, m'assurait un maître d'hôtel bavarois, Becaud était passé de 15.000 à 30.000. Au poids des bravos, au nombre de bouteilles de champagne. L'hypertension de l'artiste galvanisait la consommation. Elle n'avait pas baissé d'un point depuis le premier tour de chant, mais elle confinait à l'épuisement.

57 chansons

171 minutes de Irénésie

Le temps de vider un verre de gros rouge avec sa troupe de familiers et d'admirateurs et la vedette en nage était prise dans un coin par les hommes d'affaires. Ses 57 chansons, ses 1.300 grammes perdus, ses 171 minutes de Irénésie, ses six blanchissements, ses 4.000 francs de taxi avaient gonflé la poche de Becaud payé après chaque tour de chant. Mais les quelque 72.000 francs qu'on lui supposait commençaient aussitôt à s'éparpiller. L'agent théâtral prenait son pourcentage. Il y avait la facture des affiches, un acompte à verser sur les emplacements des colonnes Morris à 1.500 francs le mètre carré (des jeunes artistes assument leur publicité), quelques notes accessoires. En hâte, Becaud glissait quelques billets à Monique, sa discrète petite femme, pour être sûr de déjeuner le



Georges Brassens : « En deux ans, cet anarchiste — né bourgeoise — est passé du quignon de pain à des cachets astronomiques... »

lendemain. Mais il allait avoir sa « vedette »... Je l'ai retrouvé à Genève, pendant la conférence. Il avait, assurait-on, 100.000 francs pour sa journée

Un écorché en pull noir

— Mon mari est génial, m'a dit un soir, dans les coulisses de l'Olympia, Mme Léo Ferré.

Le Méphisto du music-hall : a-t-on dit et répété. Il est furieux d'être traité de satanique. Il n'est d'aucun parti, ni communiste, ni monarchiste, ni démoniaque. Pourtant, la verve éinglante de ses paroles a quelque chose d'inférieur. Il s'en est pris au pape. Ses rythmes sentent le soufre. Il accuse lui-même son petit air de Lucifer par le pull noir et le pantalon noir. En réalité, c'est un écorché vif, un révolté à titre personnel. Ses chansons sont des fresques au vitriol où les images saisissantes s'entrechoquent. Il écrit des pages et des pages sur un sujet. Sa femme, avec un crayon rouge, raye tout ce qui n'est pas « choc ». Résultat : un télescopage ininterrompu de mots parfois obscurs, mais qui font boum. On sort haletant de son numéro.

Léo Ferré n'en est pas encore aux gros cachets. Il pilote une rossinante invraisemblable. Il a de la peine à nourrir ses deux fillettes charmantes et ses deux saint-bernard monstrueux. Mais on parle de lui avec respect dans le métier.

— Patouchou, Piaf, Catherine Sauvage le chantent mieux qu'il ne se chante ! a-t-on dit. L'interprète ne vaut pas le compositeur ni l'écrivain !

Mais le tour de chant de Léo Ferré révèle un personnage. C'est un spectacle saisissant.

(A suivre)